

## Rabat (Maroc)

Juillet 1914

Fronçant ses sourcils noirs, le sergent-chef René Carelli tira vers l'arrière la culasse de son fusil Lebel 8 mm modèle 1886 M93<sup>1</sup> puis la ramena vers l'avant afin d'engager la sixième et dernière cartouche dans la chambre de l'arme. Une carrure massive et des épaules larges ne masquaient pas son allure féline, renforcée par sa mâchoire carrée, l'arrête un peu plate de son nez et ses yeux verts, presque jaunes. Le magasin tubulaire situé sous le canon pouvait contenir 8 cartouches et l'arme pouvait en contenir dix si l'on en rajoutait une dans le transporteur, plus une directement dans la chambre. Bien entretenu, le « Lebel » sentait la cire et le métal huilé. A cause de la chaleur, le lion du désert, surnom flatteur dont il était plutôt fier, avait eu du mal à distinguer le groupe de quatre silhouettes d'homme debout placées à 600 m, lors de l'épreuve n°5.

A cette distance le terrain semblait onduler devant ses yeux de félin, il n'était pas sûr d'avoir fait mouche et cela l'inquiétait. Pour René, le tir était une religion. Il accomplissait tous les gestes avec respect et perfection, de la prise de visée jusqu'au nettoyage du fusil.

---

<sup>1</sup> Fusil Lebel : adopté en 1887, ce fusil précis et robuste est celui du poilu, le soldat français de la première guerre mondiale.

Il aimait cette arme, pourtant moins rapide que le Mauser Gewehr98<sup>2</sup> allemand à lame chargeur pour le tir à répétition. Il était habitué à la visée avec le cran de mire étroit et le guidon fin, un peu bas, du « Le Lebel », fusil d'une précision redoutable à longue distance grâce à la balle « D » en laiton massif, utilisée depuis 1898.

Le « Lion » se concentrait sur sa visée, se préparant à retenir son souffle avant d'actionner la queue de détente de son arme pour faire feu. Derrière lui, à une vingtaine de mètres, il entendait les hommes discuter, ceux qui avaient déjà tiré et ceux qui attendaient leur tour. Les tirs d'application, appelés aussi « tirs d'honneur », avaient lieu une fois l'an dans les régiments. Seuls étaient concernés ceux qui avaient obtenu vingt-cinq points aux tirs d'instruction. René vivait ces instants comme une fête religieuse.

Chaque année, il obtenait le « 1<sup>er</sup> prix de tir », qui récompensait les meilleurs tireurs et lui donnait le droit de conserver le cor de chasse brodé sur sa manche ainsi que celui figurant sur son épinglette métallique en argent doré. Cette fois, c'était un peu plus spécial que d'habitude car il s'agissait des premières épreuves de tir du futur 1er Régiment Mixte d'Infanterie Coloniale que devaient rejoindre au mois d'août, des coloniaux Français ayant, comme René, participé aux campagnes du Maroc, dans le Bled el-Makhzen et le Bled es-Siba. Les tribus Zaer leur avaient donné du fil à retordre, les aguerrissant davantage. En moins d'un an, les lieutenants Meaux et Marchand avaient été tués en territoire Zaer et la zone restait incontrôlée, trop loin de Casablanca et de l'Algérie.

---

<sup>2</sup> Mauser Gewehr98 : fusil standard de l'armée allemande, de 1898 à 1935.

Au printemps 1911, René avait pris part à l'expédition de Fès, l'ancienne capitale, rejoignant la colonne du général Moinier, partie de Casa. Il s'agissait de porter secours aux Européens piégés et au sultan Moulay Hafid, dont la ville était assiégée par les tribus Beni M'tir.

Le contrôle des régions occupées par les tribus Zaer et Zemmour avait ensuite permis d'ouvrir une route entre Fès et Rabat, choisie comme nouvelle capitale par le général Lyautey.

Enfin, le camp Marchand, construit à Zebouya coupait le territoire Zaer en deux et un poste avait vu le jour à N'kheila, entre Rabat et le camp Marchand. Affecté au camp Garnier de Rabat, René venait de passer sergent-chef et avait hâte de servir dans son nouveau régiment qui s'annonçait prometteur.

En effet, un bruit courait selon lequel il ne serait composé que d'anciens de l'Armée d'Afrique et de militaires de carrière. Le lion était content « d'en être ». René, tellement habitué à entendre « sergent Carelli » avait du mal à se faire à son nouveau grade, « chef Carelli », ça sonnait bizarre.

A 200 mètres, la cible buste apparut soudain au-dessus de la tranchée. Il l'eut aussitôt en ligne de mire, retint son souffle et fit feu. Il l'avait touchée, il en était certain. Excepté la cinquième, il était assez confiant pour les six autres épreuves. Il avait tiré ses quarante-quatre cartouches et espérait bien avoir les trente-six points nécessaires à la conservation de son premier prix de tir. La journée, longue et intense, avait fatigué les corps. La nuit tomba sur Rabat, apportant sa fraîcheur libératrice.

René prit la tenue propre que Saïda, une des repasseuses du camp, venait d'accrocher au gros clou fixé à la porte de sa chambre. L'uniforme, prêt pour la cérémonie de remise des distinctions du lendemain, sentait bon le savon noir. Lorsqu'il lui arrivait de la sentir en métropole, cette odeur le ramenait toujours aux colonies.

Il accrocha sa tenue dans la petite armoire en bois de cèdre en regardant la photo de Marianne, fixée sur une des portes. Sur une des étagères trônait un colis qu'elle avait réussi à lui faire parvenir et dont il avait découpé le dessus afin de s'en servir comme d'une boîte.

Il y prit un petit nougat coloré, religieusement. Il s'en accordait un de temps en temps et se dit qu'il avait bien mérité celui-là. Il connaissait déjà les résultats de l'épreuve de tir, il conserverait ses attributs d'excellent tireur, sur la manche droite. C'est donc le cœur léger qu'il quitta sa chambre pour rejoindre le bar des sous-officiers. Il aimait parcourir les allées du camp à la nuit tombante, en bras de chemise, respirant l'air reposant du soir. C'était le moment de faire le point sur la journée écoulée ou de songer aux êtres chers laissés en métropole. René descendit les deux marches en bois qui reliaient le baraquement à la poussière du camp et enjamba les restes d'un petit scorpion noir que quelqu'un avait vraisemblablement écrasé.

Ils étaient légion et mieux valait être vigilant si l'on ne voulait pas finir à l'infirmerie en proie à de fortes fièvres. Le médecin-chef du camp avait d'autres chats à fouetter que des piqûres de scorpion et ne ménageait pas les étourdis qui occupaient des lits « pour rien ».

Les hommes nourrissaient une haine féroce à l'encontre de ces petits animaux virulents qui menaçaient leur santé et leur honneur. Ils les écrasaient avec cœur.

René approchait du cercle des sous-officiers, on entendait de loin les rires sonores et les éclats de voix moqueurs des plus enjoués de ses camarades. Il poussa la porte du petit bâtiment et se dirigea vers le comptoir en bois blanc. Une douzaine d'hommes sirotaient leur verre en petits groupes.

- Carelli ! Paye-moi une bière ! S'écria l'adjudant Lacroix, le responsable de l'armurerie. De dix ans son aîné, Henri Lacroix était déjà un vieux colonial qui avait été de toutes les batailles.

Les deux hommes s'entendaient bien.

- En quel honneur mon adjudant ? déclara-t-il, souriant.

- T'as loupé la cinquième mon gars !

René tressaillit. Devant son silence inquiet, Lacroix éclata de rire.

- Tu ne changeras pas, toi ! Le fin tireur de la Cour, place messieurs ! Place ! Mais non, tu les as toutes eues, comme toujours ! Allez, viens, c'est moi qui rince ! Tu sais quoi ? Y a que toi qui les a touchées les cibles, je ne sais pas comment t'a fait, on voyait rien !

Un frisson de soulagement caressa le cœur de René. Il saisit la bière que Lacroix lui tendait, radieux. Après une petite heure à la cambuse, il avait coutume de se promener seul dans le camp pour fumer une pipe et méditer un peu. Les allées, tirées au cordeau et décorées par endroits de massifs de fleurs roses et rouges, embaumaient l'air, donnant au camp un air serein.

Ce soir-là, il n'y avait pas grand monde dehors.

Ayant anticipé l'heure du coucher, la plupart des hommes se reposaient déjà dans les chambrées. Que faisait Marianne à Paris, à cette heure ? Pensait-elle à lui ? Peut-être...

Pour un jeune colonial, les amours n'étaient que de lointains espoirs, souvent idéalisés, incertains ou improbables...

Certains s'organisaient des amourettes locales. Faciles et sans relief, elles ne faisaient qu'alourdir leur besoin d'une relation sérieuse, de projets d'avenir partagés. René se décida à ne plus songer à Marianne...

La situation en Europe semblait orageuse, René redoutait de rejoindre la métropole plus tôt que prévu pour y combattre. Peut-être n'aurait-il même pas le temps de voir sa fiancée. L'air avait gagné en fraîcheur, il savourait les longues bouffées tirées sur sa pipe, méditant sur le monde et sur le Créateur.

Catholique sans être un grand pratiquant, René avait un peu sa propre religion, ses prières personnelles. Il n'aimait d'ailleurs pas le mot prière car il ne priait jamais Dieu de quoi que ce soit, il le remerciait, tous les jours, pour tout. Il s'efforçait de ne jamais oublier qu'il était vivant, de profiter de chaque instant et d'en être reconnaissant, de rester dans le « dhikr »<sup>3</sup> c'est-à-dire dans le souvenir de Dieu.

---

<sup>3</sup> Dhikr : évocation, rappel, répétition rythmique du nom de Dieu, au cœur de la pratique du soufisme.

Tout chrétien qu'il était, René avait pour livre de chevet un recueil de textes et de poésies soufis<sup>4</sup> traduits de l'arabe, du persan et du turc. Il ne voyait pas pourquoi sa propre religion l'empêcherait de profiter d'écrits grandioses issus de l'âge d'or d'une autre tradition monothéiste.

Il possédait bien une bible, dans le tiroir de sa table de nuit, et la lisait régulièrement, mais les écrits soufis millénaires avaient sa faveur car ils touchaient directement son âme. Certains étaient tellement profonds qu'il ne cessait de les relire sans jamais se lasser.

---

<sup>4</sup> Soufisme : courant mystique de l'Islam (combattu par les fondamentalistes sunnites).